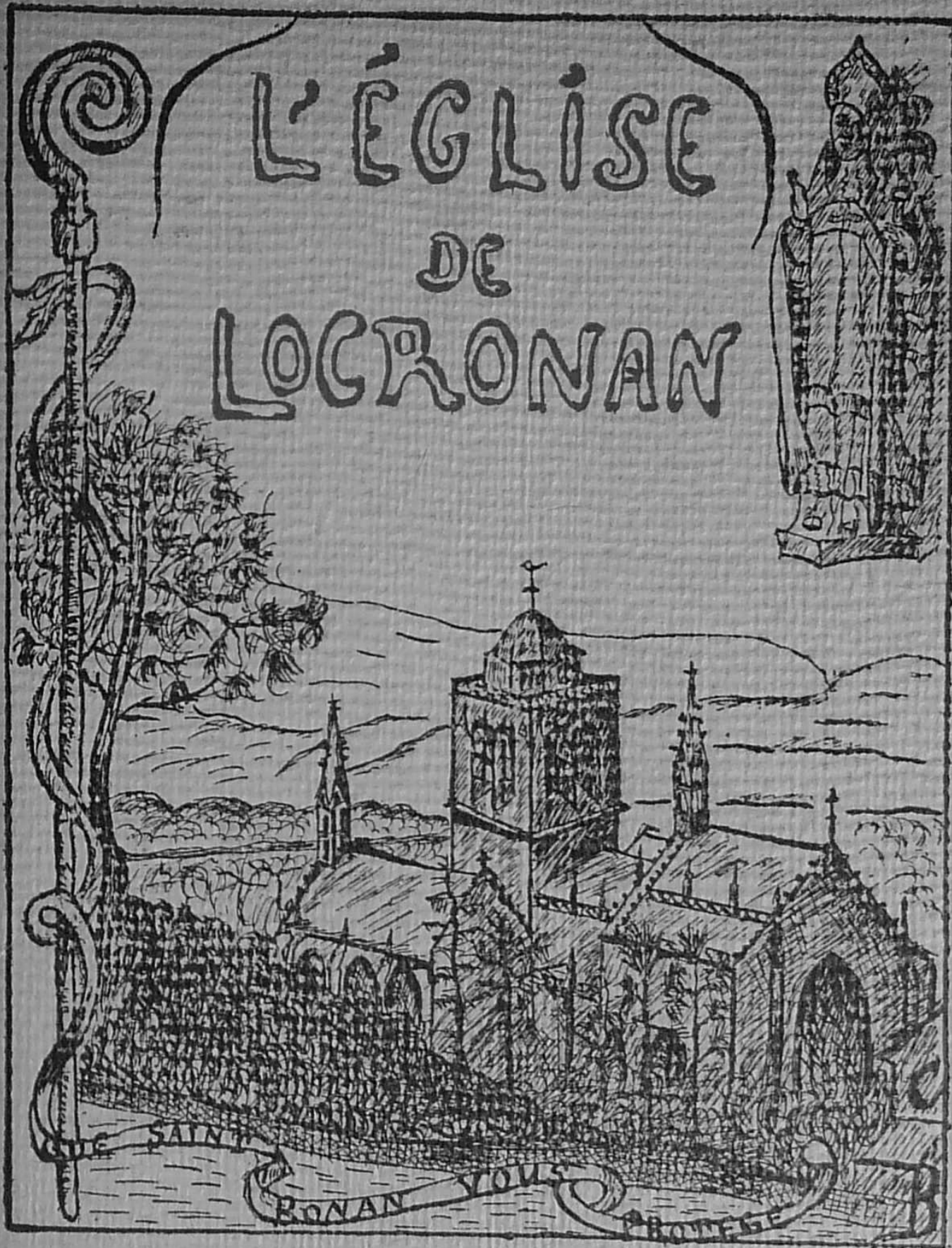


# L'ÉGLISE DE LOCRONAN



QUIMPER  
IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE

—  
1948

# L'Église de Locronan

---

---

I

## L'Extérieur

---

L'église de Locronan est une halte significative dans les siècles, une halte dans le merveilleux, et une halte dans la sainteté.

Elle fut édifiée de 1420 à 1490 environ, sous le règne de Pierre II, duc de Bretagne, comte de Montfort et de Richemont, et de son successeur, François II, par un grand bâtisseur breton, Pierre Le Goaraguer, ainsi que par les architectes et les artisans qui travaillèrent à la construction de la cathédrale de Quimper.

Ainsi elle a vu défiler successivement cinq siècles de grand art, jusqu'à nos jours tourmentés du vingtième qui s'oriente si désastreusement vers les travaux de stuc et de ciment armé, même dans les ouvrages consacrés au culte.

Ayant remplacé un édifice roman, bâti en 1030, par les soins du duc Alain Canihart, sur l'emplacement de l'oratoire primitif de Saint Ronan, elle conserve aussi quelques caractères du style roman qui fleurit du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle. Ces empreintes d'un passé qui ne s'efface pas brusquement d'un style à l'autre ont persisté dans son porche en plein cintre, dans sa tour carrée, surmontée d'un lanternon octogonal. Ce lanternon a remplacé, il est vrai, le clocher terminal gothique qui fut abattu par la foudre, en 1808. Mais les restaurateurs n'ont pas craint d'y substituer ce lanternon roman, puisque l'architecture de l'église participe des deux styles précités. Par ailleurs, elle est conçue dans le pur style gothique qui flamboyait dans tout l'éclat du XV<sup>e</sup> siècle, époque dont elle est issue.

Si, campé sur la place déclive et pavée du vieux bourg, on regarde graduellement vers le ciel, on est écrasé par l'ampleur de cette composition sacrée qui élève majestueusement vers les nuages, un porche merveilleux, une tour splendide, deux clochers effilés aux découpures gothiques, et toute une frondaison de clochetons garnissant soit les angles du vaisseau, soit les arêtes saillantes de la nef et de l'abside.

Le porche monumental, de style roman, comme nous l'avons dit, en plein cintre, est surmonté d'un gâble, sorte de fronton triangulaire, dont les côtés sont garnis d'une bordure ajourée composée de coeurs trilobés couchés obliquement. Le sommet de ce triangle est surmonté d'une croix fleuronnée au niveau de la fenêtre ogivale centrale. La partie pleine de ce gâble si décoratif porte, au milieu, l'écusson estompé des ducs de Bretagne qui firent en partie les frais de construction de cette église magnifique. Ce porche est orné de niches fleuronnées, disposées par six de chaque côté, qui contenaient autrefois les statues en granit des douze apôtres. Il s'ouvre sur l'église par deux portails cintrés, symétriques, conjugués par un pilier décoratif portant un beau bénitier de pierre surmonté d'une statue en bois de Saint Ronan, celle-ci ayant malheureusement remplacé la belle statue de granit qui en était autrefois la gloire !

Les rainures concentriques de ces portails sont décorées de rinceaux élégants sculptés de feuilles d'acanthé et de vigne. La voussure extérieure du porche est agrémentée d'un bandeau formé de fougères stylisées.

C'est là, au bas de ce porche si éloquent, qu'il faisait beau voir, autrefois, se former et monter le cortège nuptial d'un mariage à la mode de l'ancienne Bretagne. La mariée arrivait d'une ferme avoisinante, souvent à travers bois, montée sur une haquenée blanche, sa robe de drap rouge bordée de galons métalliques, battant l'étrier et mettant pied à terre, en saluant bien bas Saint Ronan, ses pieds chaussés de souliers noirs vernis à grande boucle d'argent. Son tablier de faille pailletée ou de moire emperlée, étincelait au soleil ; son corsage de drap frisé de velours était garni d'un scapulaire rebrodé ; au cou pendait le coeur d'or ou d'argent traditionnel, bijou celtique par excellence, gage de fidélité dans l'amour étayé par la foi. Le tout lui donnait l'air d'une icône parée pour l'office solennel. Le marié, descendu d'un cheval noir dont les sabots piaffants « tiraient du feu » sur la place, accueillait, d'un grand salut de son large feutre noir romantique, la mariée toute rosie d'émoi. Leurs manières étaient exquises, car, copiées sur celles de la noblesse d'antan, elles n'étaient point encore envahies par la vulgarité moderne. Le « chupen » bleu du marié, bordé de velours et passémenté d'or, sa ceinture en cuir repoussé, fermée par une large boucle de cuivre, lui donnaient fière allure. Il souhaitait la bienvenue aux parents et amis de la mariée, faisait les présentations d'usage aux gens de son clan, et vieux et jeunes, se plaçant auprès de leurs cavalières attifées pour la cérémonie, montaient avec dignité les degrés du parvis. Les grandes orgues résonnaient, car la cathédrale avait autrefois des orgues qui ont été détruites par la chute du clocher foudroyé en 1808, et toute la foule frémissait d'espérance à l'unisson des grandes ondes sonores répercutées par les voûtes. Le couple, marié devant

Dieu et devant les hommes, redescendait gravement les marches du perron et recevait les compliments des amis et des curieux accourus pour voir un si beau défilé. La noce commençait alors par une gavotte au biniou exécutée dans une cadence plus scandée que celle d'aujourd'hui, sur cette place si spectaculaire de Loeronan !

La grande tour quadrangulaire, en retrait sur le porche, percée de huit hautes et étroites fenêtres, disposées par deux sur chacune de ses quatre faces, se termine par une plate-forme entourée d'une galerie ajourée de trèfles quadrilobés.

Cette plate-forme est un véritable observatoire panoramique d'une région belle entre toutes qui unit à l'éblouissement d'une baie napolitaine (celle de Douarnenez), la sévérité ombreuse et bleutée des collines de l'Ombrie (celles du Ménez-Hom), sorte de paysage méditerranéen transposé dans les brumes créatrices de mirages de l'ensorceleuse Bretagne.

De loin, la tour, à cause de ses quatre paires de baies geminées, garnies des tablettes disposées en biais de ses abatsons, apparaît, selon les éclairages diversement nuancés d'une lumière tamisée, comme une figure de bonne vieille, aux yeux guetteurs, riant dans le paysage, de tous les plis d'un visage profondément buriné par le temps !

Dans notre enfance, cette bonne femme de Tour, parfois hautaine, nous indiquait cependant à tous, dans sa bonhomie à la fois sereine et distante, l'heure de la journée et surtout l'étiage de notre âme enchantée ; on s'en référait à l'un des regards sévères ou encourageant de ses yeux scrutateurs, pour faire le point spirituel du temps inexorable qui, peu à peu, transforme nos illusions en réalités amères, malgré tout spiritualisables à toutes les étapes de la vie...

Cette tour a fait naître aussi dans nos coeurs d'enfants un genre d'émotions bien particulières, lorsque, fillettes apeurées, le cou tendu vers sa flèche, nous voyions les gamins audacieux de nos âges, courir à cloche-pied sur le rebord extrême de la galerie terminale qui s'élève à trente-trois mètres au-dessus de la masse de l'église. Nous nous enfuyions épouvantées sans dénoncer les garnements qui auraient cependant mérité une belle correction pour ce genre d'exploit si téméraire et si déplacé. Ainsi, déjà précocement, nous faisons l'expérience qu'à côté de l'émerveillement il y a la crainte, la fragilité décevante et que la Roche Tarpéienne est au sommet de toutes nos admirations, même les plus innocentes.

La chapelle du Pénitency ou chapelle de pénitence, adossée au flanc Sud de l'église, est elle-même un basilicule très ouvragé, contenant le tombeau de Saint Ronan. Cette chapelle, chef-d'œuvre de la finesse déliée du style gothique flamboyant, est une sveltesse de la pierre, sculptée en l'honneur du grand Saint, qu'elle abrite depuis cinq siècles de dévotion admirative. C'est

vers 1505, relate un vieux document, que fut construite cette chapelle élancée, greffée au corps principal, comme une fille spirituelle un peu plus tard venue, grâce aux soins reconnaissants de la duchesse Anne de Bretagne. Sa fille, Renée de France, qui portait à Saint Ronan la même dévotion que sa mère, fit figurer l'œuvre commencée, et c'est au bon goût et à la ferveur pieuse de ces deux duchesses que nous devons l'érection de cette construction élégante et gracieuse, alliant ainsi dans un monument durable les hermines de Bretagne, aux fleurs de lis de France.

L'ordonnance de sa façade comporte, selon les règles du style gothique : un porche demi cintré, un gâble bordé de cabochons, une fenêtre centrale ogivale, et un clocher terminal.

Elle est donc dotée, comme sa mère l'église, d'un beau porche qui s'ouvre extérieurement sur la place. Ce porche est ogival et les voussures ornementales de ses quatre cintres brisés sont garnies, du dehors en dedans, d'un rinceau de vigne avec grappes et feuilles, malheureusement effrité par les intempéries, et d'un lacet de feuilles d'acanthé mieux conservé.

C'est aussi sous ce porche que doit s'engouffrer la procession de la Grande Troménie, revenant avec toutes ses enseignes du tour rituel. C'est là qu'il faut se courber pour passer sous le reliquaire de Saint Ronan, tenu par quatre porteurs, geste symbolique que chacun doit accomplir, sorte de laissez-passer expiatoire obtenu par grâce du Saint, avant de pénétrer dans sa chapelle de Pénitence.

La façade de la chapelle s'enrichissait autrefois de quatre statues, deux dans les contre-forts qui l'étaient, deux dans les côtés du gâble aigu et dont il ne reste plus que les socles, des pinacles et des dais dentelés. Cela lui donne un air désolé qui attriste un peu sa beauté gracile.

Le côté gauche de ce Pénit est flanqué d'une tourelle, rappel de cette époque féodale où les églises mêmes, devant subir certains sièges, étaient fortifiées comme les châteaux seigneuriaux.

Surmontant et terminant la façade triangulaire, un clocher léger, sorte de doigt bagné, et garni aux angles de quatre gargouilles, pointe vers le ciel une espérance qui ne se dément jamais.

Transversalement, une belle galerie ajourée, reliant la chapelle à la tour, puis celle-ci elle-même au dernier contrefort de l'église, nous offre des rosaces quadrilobées d'un effet extrêmement artistique !

En contournant le corps massif de l'église, on découvre sa structure puissante, ses lignes de force et ses jointures toutes soulignées apparemment par quelques motifs décoratifs saisissants dans leur simplicité. Des balustrades ajourées à cœurs simples, courant extérieurement le long des bas-côtés et de la

nef, répètent à l'envi la fidélité des cœurs bretons dans la même foi que leurs pères.

Des gargouilles étranges et grimaçantes bordant de chaque côté la deuxième pente du toit, survivance du Moyen-Age, disent le goût facétieux et réaliste qu'avaient nos ancêtres, de mêler l'horreur et le grotesque à la beauté et à la majesté.

L'abside est une extase de la pierre, architecture de rêve soutenue par quatre contre-forts, percée de trois fenêtres ogivales dont la centrale est garnie de nervures figurant des entrelacs de branches ; de loin elle apparaît comme une flamme de pierre figée dans l'adoration.

Accotée au flanc Nord de l'église, la sacristie, sorte de cage trapue, appuyée sur trois contre-forts, hermétique, n'ayant jour que par trois meurtrières, donne un air particulièrement moyenâgeux à l'église ; elle est cependant agrémentée d'une belle lucarne fleuronée, presque aussi ouvree qu'une châsse, joyau égaré dans cette sévérité si dépouillée.

Enfin, nous terminons notre examen extérieur de l'église par l'arrivée au petit portail septentrional, et qui est l'expression parfaite du style gothique familial : sorte de maisonnette préparant au recueillement avant l'entrée solennelle dans l'église ; on y accédait par quatre marches usées et branlantes qui lui donnaient un charme vétuste ; mais cet escalier verdâtre a été depuis rajeuni. Deux fenêtres à meneaux, un porche ogival à dentelures, forment les ornements archaïques de sa petite façade avenante.

En résumé, cette vaste église mesurant 36 mètres de long sur 16 mètres de large, dont la grandeur et la beauté sont dignes du relief du Saint qu'on voulait y honorer, synthétise à la fois le labeur gigantesque d'une époque magnifique qui ne ménageait ni la peine, ni l'argent pour les œuvres de l'Esprit, et les qualités maitresses d'une race qui voulait laisser aux siècles à venir, un témoignage indestructible de son ardeur spirituelle !

On ne peut parler de l'extérieur de l'église de Locronan, sans mentionner son vieux cimetière de 1694, disposé en terrasses, avec ses tombes bien alignées et serrées dont quelques-unes datent encore du XVII<sup>e</sup> siècle, toutes dans un garde-à-vous impeccable, en quelque sorte prêtes pour le grand rassemblement du Jugement Dernier !

Ces quelques jours précédant la Toussaint, le cimetière offre un spectacle animé et très intéressant : une foule de femmes, de celles qui restent d'une façon permanente à Locronan et que le destin a commis au soin des morts, s'affairent autour de ces tombes : réargentant les croix, brossant les marbres, lavant les bordures de granit, sarclant les mauvaises herbes, ratissant les allées, disposant les pots de chrysanthèmes dans la terre ameuillée ou sur les pierres tombales, en somme faisant à fond la toilette de la dernière demeure de la famille. Prêtresses des

morts, quels dialogues secrets n'échangent-elles pas avec les âmes de ceux-ci ? Et quelle douceur n'y a-t-il pas en effet à vivre dans la compagnie spirituelle de ses parents défunts qu'on idéalise toujours après la mort ? Quels épanchements où l'on dit ses regrets, ses remords de ne les avoir pas assez aimés de leur vivant ? mais où on leur confie aussi l'espoir de les revoir un jour dans une vie plus sereine et plus sanctifiée que celle-ci. Il faut avoir vu certains cimetières délabrés, abandonnés dans d'autres régions de la France, pour savoir à quel point le culte des morts est enraciné dans l'âme bretonne et la porte à ces soins constants et si touchants !

Le calvaire ancien, planté comme un arbre de pierre immuable au milieu de ces demeures funèbres, est l'ornement de ce cimetière vieillot et plein d'un charme mélancolique : sa croix de granit de même époque, c'est-à-dire du XVII<sup>e</sup> siècle, est à double face : d'un côté elle porte le Christ crucifié et de l'autre côté le Christ ressuscité, enveloppé d'un suaire et qui, de la main droite, montre son flanc percé ; aux deux bouts transversaux de la croix surgissent la Vierge et Saint Jean sur une face, et sur l'autre face les Saintes Femmes fidèles jusque dans la Passion. C'est une image attendrissante dans sa complexité naïve, cherchant à allier la mort et la Résurrection, la douleur et la consolation et faisant espérer à l'avant de toute figuration humaine, un revers moins aride et plus reposant.

N'oublions pas, en finissant, de signaler les deux entrées de style du cimetière, avec leurs grilles en fer forgé, bornées par des piliers façonnés, surmontés de grosses urnes.

Le vieux mur d'enceinte, en pierres taillées, ourlées d'une moulure, et dont chaque extrémité, du côté de l'entrée, se termine par un coin coupé où figure une fleur de lys, est un don royal de Louis XII à la paroisse de Locronan.

Le mur Est est creusé d'une niche où s'insère la date de 1694 avec un monogramme du Christ ; elle abrite une Piéta en pierre, de l'époque, portant dans ses bras tombants d'angoisse, le Fils dégloué, gisant abandonné sur les genoux maternels, et représentant toute la douleur du monde. Cette Piéta est bariolée de couleurs violentes qui la rehaussent, il est vrai, mais d'un éclat un peu barbare.

## L'Intérieur

Edifiée sur l'emplacement de la forêt de Nèvet, et ayant en partie remplacé cette forêt, il n'est pas étonnant que l'église de Locronan reproduise, en sa structure intime, cette luxuriance de la forêt, son hérissément ou l'ordonnance de ses allées, et, jusque dans son chant intérieur, dans son âme ancestrale, ce mugissement des bois vibrant sous l'archet du vent qui les anime.

Si extérieurement elle est une forêt de clochers, clochetons et pinacles, il n'est pas surprenant non plus que nous retrouvions dans sa membrure interne l'image de cette arborescence : dans ses colonnes le port des troncs de la futaie, dans ses croisées d'ogives et dans ses voûtes d'arêtes, les arceaux des branchages entrelacés rejoints par la faite.

C'est, à y bien regarder, l'enchevêtrement d'une forêt de pierre substitué à celui de la forêt naturelle. Et, de même que la basilique de pierres a remplacé la basilique vivante de feuilles, de même la basilique spirituelle doit se superposer à cette basilique pétrifiée qui n'en est que la figure terrestre ! Cela a été l'œuvre commencée par Saint Ronan et continuée par d'autres Saints qui le suivront dans le temps et c'est aussi l'adhésion des âmes des fidèles à la direction spirituelle de ces Saints.

Si, pénétrant à l'intérieur, on est surpris par cette ombre dense et profonde comme celle des arbres, cette patine verdâtre qui recouvre les troncs, ce silence sépulcral comme au creux des bois, que l'on se dise qu'on ne pénètre pas seulement en un temple construit de main d'homme, sur quelque image fournie par la nature, mais en un lieu consacré, il y a quinze siècles de sainteté de cela, par l'égide d'un grand Saint vigoureux qui conduit à Dieu son troupeau houlé par une voix toujours éloquente et puissante. C'est ici l'âge de la pierre dompté par l'âge de l'Esprit.

A chaque époque est départie une forme donnée de l'Esprit. Saint Ronan la représentait autrefois selon le mode érémitique. Mais si cette figure qui domine Locronan était l'homme des bois, c'était avant tout l'homme de Dieu, selon l'époque des bois. Si l'Esprit est multiforme dans le temps, il n'en demeure pas moins Un dans l'Éternité. Tous les styles de sainteté se réunissent en fin de compte dans l'unité de sa logique créatrice. De même basilique de feuilles, basilique de pierres, basilique

spirituelle, aboutissent à une même vue de sanctification de la terre, selon toutes ses espèces, dans la consommation des temps.

La vaste nef apparaît sans transept ; elle est délimitée à droite et autant à gauche par huit puissants piliers de granit en comptant ceux qui sont engagés dans les parois de l'église, lesquels engendrent ainsi deux grandes arcades latérales composées chacune de sept arches. Les deux plus gros piliers du bas qui déterminent aussi, à gauche de l'entrée, les arcades du baptistère, et à droite de l'entrée, les arcades du Pénit, sont ornés de chapiteaux et de frises décoratives. Tous ces piliers verdâtres doivent leur patine aux sources souterraines qui se déversent dans le puits ornemental de la place, mais paraissent ici enduits des longs pleurs des siècles et de toutes les larmes de deuils versés en ce lieu saint. Leurs nervures élancées se rejoignant à la voûte, en berceaux brisés, enfantent de grands X simples au plafond des collatéraux et de grands X composés, incurvés et déliés au plafond de la nef centrale.

Les nefs latérales sont éclairées chacune par cinq fenêtres ogivales qui étaient avant guerre garnies de vitraux anciens remarquables. Les violets, les bleus, les rouges, les amarantes, les jaunes, aux tonalités si intenses que leurs verres dispensaient à l'église y créaient une lumière multicolore, sorte de décomposition des rayons, comme dans le spectre solaire, qui enchante nos regards à l'égal d'un arc-en-ciel, ici vraiment, plus qu'ailleurs, arc-en-ciel où le chant de l'âme accompagne la joie des yeux pour louer le Créateur dans toutes ses bontés et les beautés de ses œuvres.

L'abside est illuminée par trois verrières ogivales. La centrale est un large vitrail flamboyant de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, éclairant le chevet rectangulaire du chœur. Il présente une sorte d'arbre de granit à cinq branches, déterminant ainsi six baies et dont les nervures dessinent des oves où s'encastrent, avant la guerre, les beaux et rares vitraux antiques racontant dix-sept scènes de la Passion et de la Résurrection du Christ, dont une particulièrement belle représentant l'érection de la Croix. Dans le dernier compartiment à droite, en bas, figurait le Seigneur de Nêvet, tout scintillant dans son armure, et dont la bannière déployée lui donnait toujours le grand air de bienfaiteur de l'église dont il avait favorisé l'édification.

Le chœur est séparé du reste de l'église par trois hautes grilles en fer forgé : deux latérales et une médiane. Une autre grille plus basse, à la Table Sainte, agrémentée de fleurettes en cuivre, porte en son milieu les initiales de Saint Ronan : S. R. en cuivre laminé. La balustrade de bois à gros balustres façonnés qui ferme les autels latéraux ; l'autel du Sacré-Cœur à droite, l'autel de la Vierge ou du Rosaire à gauche, est du style classique xvii<sup>e</sup> siècle.

Le maître-autel est une ample et merveilleuse boiserie de modèle xviii<sup>e</sup> siècle. Le grand lambris du bas est rehaussé, à chaque extrémité, d'un cartouche teinté d'un vert Empire du plus heureux effet ; au milieu il est décoré d'un motif en saillie figurant l'agneau pascal couché sur un berceau de rayons. Deux anges dorés, aux ailes éployées, aux gracieuses draperies, soutiennent une sorte de dais en bois ouvragé, surmonté d'un Crucifix en bois doré. Le tabernacle, proprement dit, est un caisson enjolivé d'une décoration genre rocaille, offrant un ciboire en relief à droite et à gauche ; la porte du tabernacle elle-même, masquée par un conopée, est ornée d'un agneau pascal argenté éclairé par le soleil d'amour, tout entouré d'anges joufflus. Le tableautin doré, servant de fond, au-dessus du sanctuaire, porte au fronton un groupe de trois angelots éclairés par les rayons du Saint-Esprit.

Ce maître-autel se trouve, pour ainsi dire, sous la haute protection de deux grands saints qui l'encadrent de chaque côté : A droite, Saint Ronan, patron du lieu, taillé dans le granit et dont la crosse dessine un grand R. Cette statue offerte par le duc François II, père d'Anne de Bretagne, à l'église, a toute la magnificence de l'époque pré-Renaissance : les habits et attributs sacerdotaux sont splendides ; l'allure est noble, sans rigidité ; le visage est empreint de gravité souriante ; le saint élève de la dextre un doigt tutélaire sur sa paroisse ; au bas du socle de la statue, deux anges voletant maintiennent l'écusson couronné, garni d'hermines, de la maison des comtes de Nêvet. A gauche, Saint Corentin, sculpté dans le bois, relevé de couleurs vives, à peu près de même inspiration, mais avec plus de bonhomie, ayant à ses pieds le poisson symbolique. Ce poisson miraculeux, bien que tranché journallement pour servir d'aliment au Saint, se reformait sans cesse dans la fontaine du bois de Nêvet, près de Plomodiern, où cet anachorète, qui devait devenir l'illustre évêque de Quimper, avait construit son ermitage.

La superbe pierre tombale aux armoiries de la famille des comtes de Nêvet qui recouvrait autrefois leur caveau funéraire, enseveli sous les grandes dalles du chœur, est dressée sous la statue de ce Saint. Elle est ornée de deux blasons plats en bas, de deux blasons plats en haut et d'un gros blason saillant en forme de cœur au milieu. D'ailleurs le souvenir de cette famille seigneuriale est conservé dans l'enfeu de droite où, sur la pierre tombale qui y est encastrée, sont inscrits les noms des membres qui la rendirent célèbre : « Marquis René de Nêvet et colonel Henri-Anne de Nêvet ».

C'est le matin, à ce maître-autel si suggestif, dans le silence dont l'église est imprégnée, dans cette douceur recueillie, alors que les Saints surgissent peu à peu de l'ombre, par quelque sursaut de la flamme des cierges, que la messe prend surtout sa valeur de Révélation, venant éclairer le monde, dissipant les

ténèbres et ajoutant la splendeur de sa lumière éternelle à celle de la lumière naturelle commençant à poindre. Toute église est un lieu révélateur de l'Esprit, mais celle de Locronan l'est particulièrement, et tout y contribue à cette révélation : la décoration toujours d'un goût parfait de ce maître-autel qui le fait ressembler à un bosquet mystique ; ces odeurs de cierges grésillants ; cette suavité des lis blanchissant l'aube grisâtre ; cette âcreté mortuaire des chrysanthèmes blancs accrochant la lumière naissante ; cette pénombre pleine du mystère des pierres séculaires, trouée de lueurs verdâtres ; cette sensation des allées et venues d'une Présence calme, délicate, fondue à notre âme et dont nous retrouvons toujours tendre et fidèle le conseil divin ; présence d'autant mieux retenue que le Saint Lieu est plus soigné, plus entretenu, plus fleuri par des mains dévouées et persévérantes.

A gauche, l'autel de la Vierge ou du Rosaire, est une illumination du génie de ces artistes-artisans qui décorèrent les lieux sacrés du xv<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle. Le rétable de l'autel est d'une richesse inouïe de sculptures, peintures et découpures. Toutes les effigies de Saints, les angelots qui y figurent, les feuillages qui le décorent sont rehaussés d'enluminures d'un effet éblouissant et qui nous donnent une idée anticipée de l'éclat joyeux du Paradis. Cet autel, daté de 1666, a été travaillé dans le chêne massif par un maître sculpteur sur bois, de l'époque, Maurice Leroux, qui a voulu certainement évoquer les fastes de la Terre Promise, par cette profusion de rinceaux fructifères, de pampres, de grappes d'abondance, d'urnes fleuries qui surchargent les colonnades, les pilastres et les trumeaux de cette maîtresse pièce d'art.

Le tableau central de cet autel est encadré par des colonnes à torsades évidées à jour : Il met en valeur une belle Vierge dorée, dans le goût espagnol, entourée de quinze médaillons reproduisant les mystères joyeux, douloureux et glorieux du Rosaire. A ses pieds, Saint Dominique et Sainte Thérèse d'Avila, unis dans une même dévotion admirative pour la mère de Dieu, ont beaucoup d'expression dans leur mouvement extatique d'adoration. Une niche inférieure, à colonnettes torsées, abrite une autre petite Vierge, de facture très élégante et d'inspiration espagnole aussi semblerait-il. Ainsi, ces deux Vierges dorées, accompagnées de Sainte Thérèse d'Avila, y créent un climat assez voyant dans l'imitation de la manière espagnole. A gauche et à droite de ce grand tableau en relief, dans des niches surmontées de dômes à fuseaux, se tiennent Saint Joseph, en tablier de charpentier, et Saint Joachim, lisant dans le livre de la Sagesse la divine destinée de sa fille, la petite Marie, qui deviendra la mère spirituelle du genre humain. Les caractères juifs de ces deux Patriarches sont nettement accentués par les gestes, les draperies et les physionomies du temps. Terminant

cet autel du Rosaire, à droite, une niche antérieure contient un Saint Jean l'Evangéliste peint en camaïeu, vert clair sur vert foncé, qui éveille l'intérêt. Relevant la tête vers le ciel, l'air profondément inspiré, le grand Apôtre, s'élevant par un bond de son esprit, aussi haut que vole l'aigle, plane jusqu'aux hauteurs du Verbe révélé ! Achevant supérieurement l'ensemble, un « Père Eternel » vigilant, sortant des nuées, tient entre ses mains toutes puissantes le globe terraque surmonté d'une croix globuleuse, symbole de la souveraineté spirituelle de son Fils Rédempteur sur la Terre. Enfin, une verrière d'un bleu outre-mer intense, constellé d'étoiles blanches qu'on dirait taillées dans le cristal, déverse sa lumière magique sur toute cette imagerie si fervemment sculptée en l'honneur de Marie.

L'autel du Sacré-Cœur, à droite, plus simple, plus dépouillé, ne manque pas cependant de beauté. Le rétable de cet autel est moins élevé, moins important qu'à l'autel de la Vierge, mais réellement intéressant. Le petit dais terminal, de forme hexagonale, surmonté d'une croix, est taillé sur ses facettes, d'une série de logettes décoratives. Une galerie à fuseaux borde la partie supérieure du rétable ; le lambris supérieur est orné à chaque extrémité d'un encadrement à bordure dorée ; le milieu de ce lambris est percé d'une petite niche très ouvragée, à colonnettes, aux couleurs délicates, abritant un Saint Eutrope en réduction, dont la main droite tend trois doigts et dont la gauche saisit la crosse au point de l'enroulement ; le vêtement rouge, doublé de vert pâle, est d'aspect très agréable et laisse voir la brillante croix épiscopale. Les deux étagères qui surmontent la table d'autel sont décorées de rinceaux fleuris de roses, emmêlés de rubans et de feuilles d'acanthé dans le goût du xviii<sup>e</sup> siècle. Le grand lambris inférieur, imitant le marbre, porte à chaque extrémité un panneau allongé à grosses moulures dorées. Ce Saint Eutrope avait sa chapelle et son hôpital en bordure de la rue Moal où subsistent encore quelques vestiges de ces édifices : un pan de maçonnerie, une table d'autel, une niche biseautée où se rangeaient les burettes du Saint-Sacrifice, restes envahis par les ronces, d'un très ancien Locronan.

On peut remarquer à cet autel, sur les côtés, deux statues en bois très caractéristiques : *Un Saint Mathurin* : l'air macabre à souhait, vêtu d'habits funèbres, brandit une croix, signifiant par là qu'il est le patron désigné de la Bonne Mort. *Un Saint Maurice* : les bras ouverts et accueillants, l'air vraiment d'un « bienheureux », porte une crosse grêle qui paraît disproportionnée à sa taille. Son étole d'un beau rouge, apparaissant sous le manteau du même rouge, tranchant sur l'aube blanche, indiquent que c'est un martyr de la foi. Il fut en effet massacré parce qu'il refusait de prendre part aux cérémonies païennes en l'honneur des idoles, vers l'an 286. Ce Saint Maurice avait aussi sa chapelle, aujourd'hui disparue, sur l'ancienne voie romaine,

presqu'en haut de la côte qui surplombe le vieux bourg, vers le Sud. Il en reste une croix de granit portant au centre un cercle figurant l'hostie, d'où son nom de Croix du Saint-Sacrement.

Lorsque dans cette église si parlante, si pleine de majesté, retentissent les accents du « Dies iræ farouche », comme l'appelle Sully-Prud'homme, ces accents graves qui rejoignent la gravité architecturale de cette église archi-séculaire, et qui sont d'ailleurs dirigés avec art par une chorale magistrale, réputée dans tout le diocèse, il semblerait qu'une brèche fulgurante s'ouvre entre ce monde et l'autre qui ne nous est dérobé sans doute que par de légers galandages. C'est alors qu'en son âme et conscience on se juge et qu'on se demande avec angoisse si l'on est prêt pour le grand départ et la comparution devant le trône de Dieu. C'est alors que le bel ange doré, l'Ange annonciateur du grand rassemblement final, cet ange qui surmonte d'une façon si triomphale la coupole de la chaire à prêcher, qui se déploie avec tant d'envergure à la naissance de la voûte de l'église, prend tout son sens de héraut divin portant le message de la fin des temps et que les sons stridents de sa trompette prophétique trouvent tant d'échos dans nos cœurs avertis !

Cette chaire à prêcher, nous apprend le D<sup>r</sup> Louis Dujardin, dans son livre intitulé « Saint Ronan », date de 1706-1707. Elle est due au ciseau talentueux de Louis Bariou et de son gendre, menuisiers à Quimper, qui ont réalisé là une œuvre d'art très en relief, touchante de sincérité, de naïveté et de délicatesse de couleur. Elle est sculptée de neuf médaillons fouillés et peints qui retracent toutes les scènes de la Légende de Saint Ronan l'Évangéliste armoricain, aux prises dans son œuvre de sanctification avec la sauvagerie de la femme druidique, la « Kébenn », résistant à l'emprise féconde du christianisme naissant. La couleur dominante qui revêt cette chaire est le vert, un vert sourd qui s'harmonise si heureusement avec toute la patine verdâtre, déjà ancienne, de l'antique église.

En suivant les bas-côtés nous rencontrons successivement, adossés aux parois de l'église ou appuyés aux piliers des arches, des Saints typiques d'une époque où le bois et la pierre traduisaient l'âme respectueuse des artistes-artisans qui croyaient vraiment à la réalité bienfaisante et mystérieuse de ces serviteurs de Dieu et les figuraient d'une façon fervente et savoureusement naïve. Ils sont autrement beaux que tous ces Saints sortis des ateliers modernes dont la production plâtrée et bariolée a, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, si malencontreusement envahi nos églises et dont la conception tend à standardiser même la beauté.

Les plus caractéristiques de ces statues sont sur la gauche, à partir du bas : *Saint Eloi*, en granit, au baptistère, patron des maréchaux-ferrants et guérisseur des chevaux. Il travaille

sur une enclume dont le bloc porte en avant une paire de tenailles. *Saint Herbot*, trapu et robuste comme un paysan, crossé et mitré, guérisseur des vaches, bœufs, veaux et génisses, est une intéressante réduction en bois, éclatante de couleurs vives. *Sainte Marguerite* a une attitude très énergique, elle projette les bras en avant dans un geste de protection des mères ; elle foule aux pieds le dragon corrupteur ; les tons verts et rouges très soutenus qui peignent le bois, accusent le caractère de force qui se dégage de cette statue remarquable. Elle est surtout invoquée par celles qui vont devenir mères. *Saint Christophe*, en pierre peinte dans les tons verdâtres, est le patron des automobilistes. Ce Saint, dont le nom signifie (qui porte le Christ), est un bon géant tenant l'Enfant-Jésus sur l'épaule gauche. A ses pieds deux enfants priants, attendent le même sort heureux qu'il a fait à l'Enfant-Jésus. Un bâton de route disproportionné qui semble être un tronc de sapin symbolise aussi sa marche de géant sur le chemin de la vertu. *Saint Fiacre*, patron des jardiniers, reconnaissable à sa bêche d'une part, à sa bure et à son livre d'autre part, car c'était un ermite très austère qui vécut enfermé, durant de longues années, dans une petite cabane de bois, au lieu où s'élevèrent plus tard le monastère et le village de Breuil. Saint Fiacre fut l'un des saints les plus populaires de France et l'Armorique a suivi la tradition de son culte. Cette curieuse statue de pierre où se perçoit la volonté de l'artisan de figurer l'ascétisme, est à dessin dépouillée et rigide et d'une tonalité brune éteinte qui veut marquer aussi l'effacement. Un *Abbé* en granit verdâtre, tenant livre et bâton de pèlerin, qui représente un des anciens prieurs de Locronan, a une figure jouffle comme celle d'un ange et en même temps d'expression très sévère. Une *Pièta* en bois, de tonalité bleue et qui malgré sa facture rudimentaire ou, à cause de cette gaucherie même, exprime toute la douleur du monde, celle de la mère la plus touchante et la plus bouleversée, tenant le Fils décloué, abandonné dans ses bras. Au près de la sacristie, une première *Notre Dame de Bon-Secours* en bois, à l'allure grave et empressée, au visage empreint de sérénité, accourt réellement au secours des implorants, par l'attitude penchée, le geste des mains se portant en avant, et le mouvement de départ de la jambe et des pieds esquissant une volonté de marche. Elle est vêtue d'une robe vieux rose à fleurs dorées, d'un manteau bleu et d'un voile blanc. Cette Vierge est adorable de couleur, d'intention et d'exécution. *Saint Yves*, en bois, portant toque et rabat, a bien l'allure d'un avocat. Ses habits ecclésiastiques sont sans éclat, mais sa fougue pour défendre les pauvres, les veuves et les orphelins est remarquable ; ces droits des opprimés sont d'ailleurs inscrits sur le phylactère qu'il tient vigoureusement de la main gauche. *Sainte Madeleine*, en bois, à la tunique mauve entourée à la taille d'une draperie bleue dont les plis

retombent élégamment ; les bras ont de beaux mouvements. L'intention évidente de l'artiste a été de la faire belle et expressive de repentir. Le crâne de mort qu'elle tient de la main gauche montre avec pertinence qu'elle est revenue de ses erreurs et qu'elle se livre à des méditations amères sur la vanité des plaisirs et des biens du monde.

Sur la droite nous pouvons admirer, à partir du haut, auprès du confessionnal : *Une Sainte Appoline* en bois peint dans une jolie harmonie rose et bleue tenant triomphalement la palme des élus. Cette vierge, arrêtée pour sa foi, eut toutes les dents brisées par les bourreaux, et tient en main droite les tenailles accusatrices de son martyre ; après d'atroces tortures elle se jeta d'elle-même dans le brasier préparé pour son supplice, au III<sup>e</sup> siècle. Ses yeux, par la volonté du statuaire, expriment une douleur victorieuse de la mort. On l'invoque pour être guéri des maux de dents. Adossé au deuxième pilier, *un Saint Jean l'Aumônier*, en bois peint, a un beau mouvement de méditation, semblant scruter les cieux. Sa robe d'un vert profond, son manteau d'un marron chaud, son aumônière dorée, forment un ensemble pictural émouvant. Avec la vierge lui faisant vis-à-vis, qui est adossée à la pile cylindrique de gauche, statue de même grandeur, en bois peint également de bleu et de rose dans ce goût sourdement intense de l'époque, on peut présumer que ces Saints proviennent de l'ancien Jubé qui se dressait au début, au-dessus de l'entrée du chœur, d'une colonne à l'autre. Plus bas, *une Vierge* en pierre peinte dans les bleus passés, extraordinaire par le mouvement de fierté avec lequel elle tient l'Enfant-Jésus et le propose aux hommes comme la merveille entre toutes. Par les passenteries et les pierreries dont elle est ornée, l'artiste a voulu montrer qu'elle est la Reine du monde et du ciel et qu'elle possède un trésor inégalé dans ses bras maternels. Ensuite *un Saint Roch*, statue en bois datée de 1509 et signée Guillimin. Il a un air tout à fait protecteur et vient au secours d'un enfant qu'un chien enragé menaçait. La bête rageuse, en effet, est tenue en respect par son bâton de pèlerin contre lequel elle s'évertue en vains efforts tandis que de la main gauche le saint assiste l'enfant implorant. Il faut croire que dans son pèlerinage de Montpellier à Rome il dut plusieurs fois rencontrer de ces animaux malades que sa vertu écartait, tandis qu'il soignait également, partout sur son passage, les nombreux pestiférés qui le sollicitaient pour leur guérison. Les teintes rouges foncées de la statue font contraste avec toute la placidité de sa personne et la gravité légèrement étonnée de son visage. C'est la plus vieille statue de l'église. *Une deuxième Notre-Dame-de-Bon-Secours*, adossée à la même pile que Saint Roch, mais au-dessus, a une attitude profonde de recueillement, tant par la légère inclination de la tête, que par le geste des mains jointes. Le pli de son voile qu'elle croise entre ses bras

a beaucoup de grâce modeste. C'est elle qui, le jour de la Grande Troménie, aura sa hutte adossée à un talus au bas de la « Montagne ». Là, elle implore, pour les porteurs d'enseignes, la grâce du dernier effort processionnel et, pour les pèlerins essoufflés, l'encouragement nécessaire pour franchir l'étape la plus rude de ce pardon sexennal de grande pénitence. Touchant la paroi à l'entrée du Pénity, *l'Ecce-Homo*, le Christ de la Passion en bois peint, celui que Pilate livre aux Juifs en disant : « Voilà l'Homme ». Les mains liées par une grosse corde qui fait un nœud brutal par-dessus la croisure des poignets, le front ceint de la couronne de dérision dont les épines écorchent la tête, il est la statue vivante de la douleur et cependant son air résigné fait honte à notre agitation tourmentée. Les côtes saillantes, le thorax amaigri disent toutes les souffrances de la flagellation, acceptées avec sérénité pour l'amour de Dieu et des hommes. Il est la condamnation criante de vérité de toute la vanité et de la dureté de ce monde qui passe. Plus bas, *un Saint Corentin*, identifiable au poisson symbolique, petite réduction en bois peint du grand évêque qui figure au grand autel, lui aussi croisé, chapé, mitré, aussi éclatant que le Saint Herbot en réduction qui est à l'opposé, contre un pilier de gauche. Terminant la série des Saints sur la droite, *une Sainte Barbe*, patronne des artilleurs ; invoquée contre le feu du ciel, elle porte sa tour emblématique. Cette effigie en bois, aux teintes verdegriées, des gris et des bleus fanés, est un vrai chef-d'œuvre de la statuaire de l'époque tant par le port retenu un peu crispé de la sainte, son allure inquiète, son visage angoissé dont la bouche est ouverte pour prier ou pour crier, que par les couleurs en demi-teintes dont elle est habillée.

Enfin, nous arrivons à droite, et au bas de l'église, à la chapelle du Pénity. Cette chapelle, comme nous l'avons dit précédemment, fut édifiée par les soins de deux duchesses pieuses : Anne de Bretagne et sa fille Renée de France, dévotés à Saint Ronan et grandes admiratrices de Locronan dans son site admirable.

Cette chapelle contient le tombeau de Saint Ronan qui fait se déplacer les grandes foules tous les six ans, toujours aussi assidues que par le passé, à invoquer le secours du puissant thaumaturge dans leurs afflictions de toutes sortes. La statue tumulaire est un gisant, vêtu d'habits épiscopaux, mitré, croisé, bagué. Deux anges, à la tête reposant sur un coussin, soutiennent de chaque côté la mitre ; celui de droite tenant en même temps la crosse. Le bâton pastoral enfoncé dans la gueule d'une bête monstrueuse, la refoule aux pieds du saint. Cet animal dompté n'est autre que le dragon de la calomnie, lequel symbolise la calomnieuse Kébenn que la sainteté de Ronan a tout de même fini par terrasser. Autrefois, nos pères, il y a

même seulement un demi-siècle de cela, crachaient, en signe de mépris, sur la croupe verdâtre de ce monstre terrassé qui représente la calomnie vaincue par la vertu. Aujourd'hui notre mépris pour la calomnie est devenu plus intérieur et nous n'extériorisons plus de façon si violente notre aversion pour ce que nous continuons toujours de trouver fort haïssable cependant. La dalle sur laquelle repose cet impressionnant évêque gisant, sculpté dans le granit bleu de Kersanton, est soutenue au-dessus du sol, à la hauteur de 0 m. 92, par six anges en pied formant cariatides, arborant des écussons armoriés des puissantes familles seigneuriales qui se partageaient les terres de Locronan et des environs : féodaux des manoirs de Névet, du Juch, de Coz-Castel, de Lezarscoët, de Tresséol et du Plessis-Parzay. A la tête et aux pieds de cette imposante statue figurent des écussons timbrés aux armes de Bretagne : Celui qui gît aux pieds est une composition de blason peu ordinaire : un heaume, casque surmontant l'écu d'armes aux trois hermines de Bretagne, le lion héraldique, acroupi sur ses pattes de derrière, dressé sur ce heaume, encadré lui-même de deux cornes (lesquelles doivent symboliser la corne du bœuf tombée à Plaz-ar-C'horn), le voile bordé de volutes (sans doute celui de la duchesse Anne) retombant en arrière de ce heaume. Le jour du pardon annuel et pendant tout l'octave du pardon sexennal, les pèlerins font trois fois le tour de ce tombeau, baisent la joue de la statue, ainsi que les reliques données à l'autel de la chapelle : deux côtes du Saint enfermées dans des boîtes d'argent en forme d'arc, pour obtenir l'exaucement de leurs vœux. Souvent les enfants et quelquefois certains malades passent à quatre pattes sous la dalle du tombeau pour compléter la pénitence et obtenir ainsi d'être guéris ou préservés des fièvres qu'ils redoutent.

L'autel du Pénity, en chêne naturel sculpté, est un morceau de choix : La partie centrale fait revivre le pathétique de la Cène, avec beaucoup de candeur attendrissante. La pose de Saint Jean, le disciple bien-aimé, couché sur la poitrine du Seigneur, est vraiment délicieuse d'abandon. Les autres apôtres, tournés vers le Maître, en un mouvement spontané de protestation de leur fidélité, animent de leur amour éprouvé cette dernière scène de la vie du Christ où fut instituée l'Eucharistie. Le volet de gauche montre Jésus au Jardin des Oliviers. Un tronc d'arbre fleuri, une touffe de grosses fleurs d'importance font voir que c'est un jardin. Le Christ élève ses mains suppliantes vers le calice de l'agonie. Le volet de droite figure Jésus accablé sous le poids de sa croix, secouru par Simon le Cyrénéen. Tous ces personnages sont détaillés en pleine matière, dans leurs attitudes simples, avec un relief saisissant, témoignant de la sensibilité de la sculpture artisanale de l'époque, toute imprégnée de grave dignité. Deux grandes statues

veillent sur cet autel si évocateur : celle de gauche, en bois peint, reproduit Saint Louis, couronné d'or, portant le sceptre, vêtu d'un manteau fleurdelysé. Il se présente comme un témoignage fervent de la reconnaissance des fondateurs et créateurs de la cité de Locronan et de son église, en faveur des rois de France qui, depuis Louis XII, le Père du peuple et second mari d'Anne de Bretagne, jusqu'à Louis XVI, affranchirent le Prieuré et la Cité de certaines exactions et leur conservèrent intacts les privilèges accordés par les anciens ducs de Bretagne. L'effigie en pierre, de droite, lui faisant pendant, figure encore Saint Ronan. Mais ici la conception de l'humble ermite cependant chapé, mitré et crossé est plus familière, moins majestueuse que celle qui anime le même Saint au grand autel. L'admiration pour l'art primitif breton est retenue dans cette chapelle, à gauche, par un groupe de six personnages sculptés en plein granit, composant une « Mise au tombeau » du début du *xv*<sup>e</sup> siècle, frappante de vérité, révélatrice de la plus grande beauté qui ait jamais saisi les hommes de tous les siècles depuis l'avènement et la mort du Christ. La Vierge « Stabat Mater », vêtue d'un manteau bleu roi, toute enveloppée des grands voiles de deuil, les mains jointes, est l'image poignante de la détresse, mais d'une douleur calme qui a rejoint dans l'acceptation le sacrifice volontaire de son Fils. Saint Jean, habillé de marron, aux cheveux souples et ondulés, est plein de charme. Jeune homme navré dont le regard qui voit au delà, lit déjà dans les siècles, la prodigieuse destinée de l'enseignement du Sauveur. La Madeleine, à côté du disciple, et derrière la Vierge, est particulièrement belle, heureuse dans sa peine, d'offrir le nard et les aromates qu'elle tient dans une boîte à parfums pour embaumer le corps divin de Celui qui, lui ayant pardonné, a pu la régénérer. Son vêtement vert Nil est du plus heureux effet ; dans son turban enserré d'une écharpe qui enlace ses longs cheveux, il reste encore quelque trace de cette coquetterie qui autrefois la perdit. A la tête et aux pieds du Supplicié dont le visage exténué et la dislocation du corps disent tout le douloureux arrachement de la Croix de ce monde, deux Juifs, sans doute Joseph d'Arimatee et Cimon le Cyrénéen, tenant l'un le linge ensevelisseur, l'autre la couronne d'épines, portent les riches costumes orientaux d'un vert, rouge et jaune si chauds à l'œil. Les rayons de soleil, jouant parfois à travers les vitraux colorés sur cette « Mise au tombeau », en font un bloc fantastique et surréel au possible.

Au soubassement de ce groupe sculptural, on doit bien observer deux petits bas-reliefs très significatifs qui disent en quelques traits simplifiés, l'essentiel des attitudes et des expressions dans les premières apparitions de Jésus : A droite « les disciples d'Emmaüs », où l'on voit le Christ plus grand, plus en relief pour marquer son importance d'avec ses deux compa-

gnons. Sur une table à tréteaux, le pot à un bout, l'assiette à l'autre, au milieu le pain fractionné, geste rituel auquel les disciples reconnaissent le Maître ressuscité, rappellent le repas du soir pris à l'auberge du petit bourg de la Judée. A gauche le « Christ Jardinier » apparaissant à la Madeleine après sa résurrection ; celle-ci agenouillée, reconnaissable toujours à sa boîte d'onguents. Le Christ portant un grand chapeau de jardin et une bêche, emblèmes qui ne peuvent cependant tromper le cœur, semble dire doucement à la pécheresse : « Marie » ; puis se reprenant et levant le doigt : « Noli me tangere ».

Les vitraux de cette chapelle sont de dates différentes et d'inégales valeurs : le vitrail central était très ancien et très beau représentant la Crucifixion, puis deux grands Saints : Sainte Catherine, reconnaissable à sa roue brisée, et Saint Paul, reconnaissable à son glaive. Les vitraux des tympans qui étaient garnis de fleurs de lys et d'hermines ont été enlevés à cause des risques de la dernière guerre. Le vitrail latéral de haut, sans date, mais le plus moderne, a été fabriqué à Rennes. C'est un don de Mme Paule Lemonnier à l'église. Il relate les épisodes de la vie d'évangélisation de Saint Ronan dans la contrée, lesquels épisodes sont aussi retracés dans les médaillons de la chaire à prêcher. Il est haut en couleur, les tons en sont même violents. Ce vitrail décompose la légende en trois parties : 1° Transport du corps de Saint Ronan : Les trois évêques de Saint-Brieuc, de Quimper et de Vannes conduisent le convoi funèbre ; et la Kébenn, au bord du lavoir, invectivant le Saint, frappe au passage la corne de l'un des bœufs. 2° Saint Ronan ressuscitant la fille de Kébenn : la mégère, le Saint, le roi Gradlon sont les trois promoteurs du drame qui aura pour dénouement la résurrection de l'enfant que la perfidie de sa mère enferma dans un coffre. 3° Prière à Saint Ronan : deux anges veillant sur l'évêque gisant, l'un à la tête et l'autre aux pieds, nous enseignent la prière toujours efficace, car Saint Ronan fut et demeure un fameux thaumaturge. Le vitrail latéral du bas date de 1905 et porte les noms de H. M. Magne à gauche et M. Delon Paris à droite. Il a de jolies couleurs atténuées et traduit beaucoup de mouvement guerrier. Il décrit l'arrivée du renfort breton du connétable de Richemont à Jehanne d'Arc pendant la Guerre de Cent Ans. Le Duc de Bretagne considère attentivement l'héroïne en armure ; tous les regards des hommes d'armes bretons sont braqués sur elle. Les enseignes des deux bandes armées, leurs épées, leurs hallebardes se croisent en guise de salut. Le cheval blanc de Jeanne d'Arc profite de la halte pour brouter une herbe d'un vert cobalt très acidulé. Le duc d'Alençon, en cottes de mailles bleu roi fleurdelysées, ainsi que Dunois ou Xaintrailles au second plan, saluent le Duc de Bretagne à cheval, penché sur les personnages de cette scène épique. Une série de blasons estampillés

aux noms des villes de Bermois, Dinan, Rostrenen, Montauban, Alençon, Laval, et aux noms des deux capitaines de l'armée de Jeanne d'Arc : Dunois et Xaintrailles décorent la partie inférieure de cet historique et curieux vitrail.

Reposant sur un entablement accoté au pilier qui soutient les deux arches d'entrée de ce Pénity un Saint Michel en pierre patinée, peseur d'âmes, nous attire par la grandeur énigmatique de sa personnalité d'Archange. C'est bien à lui qu'il faut appliquer ce verset de la fête de sa dédicace : « Archange Michel, je t'ai établi prince de toutes les âmes à accueillir dans le ciel ». C'est pourquoi, tandis qu'il tient de la main gauche la balance de la justice divine, nous voyons à son air réfléchi, qu'il combine, qu'il mesure, qu'il soupèse intérieurement sous le regard de Dieu la valeur de ces âmes représentées dans chaque plateau par un petit personnage agenouillé, les bras croisés, attendant la sentence de délivrance ou de condamnation. « Prince de la milice céleste » il porte l'épée dans la droite, la large au côté, non pour combattre quelque ennemi extérieur, mais pour repousser en enfer « les esprits malins qui errent en ce monde pour la perte de nos âmes ». Aussi le dragon qui symbolise le démon et qu'il refoule, a beau essayer d'agripper une de ses jambes, on le sent suprêmement invincible. Son armure symbolique, son manteau splendide, sa belle chevelure bouclée et touffue, son air assuré, légèrement méprisant, en font vraiment un chevalier glorieux entre tous, dont le nom signifie : « Qui est comme Dieu ».

Toute église a son trésor plus ou moins respecté par le saccage des siècles plus ou moins révolutionnaires. Celui de l'église de Locronan consiste en un calice, une patène, trois reliquaires, une cloche de Saint Ronan et une croix processionnelle. Le calice, don de Marguerite de Foix, femme du dernier duc régnant de Bretagne, François II, est magnifique. La coupe, proprement dite, est unie, en vermeil massif ; la tige porte un renflement formé de six cabochons quadrangulaires, fligranés, et pris dans le métal ; au-dessous de ce renflement l'ornementation est complétée par six apôtres ciselés également en pleine matière ; le pied est une large feuille étalée, composée de six folioles aplatis, et portait autrefois une pierre précieuse dont il ne reste plus que le trou de sertissage. La patène, en vermeil également, porte en son milieu l'effigie gravée de Saint Ronan en habits épiscopaux, avec une inscription en lettres gothiques : « Ora pro nobis, Sance Ronane » qui lui sert d'entourage figuratif. Le T de Sancte a été enlevé à dessein par le graveur dans un souci d'équilibre décoratif, pour égaliser le nombre des lettres : il y en a onze de chaque côté. Cette patène a été offerte aussi à l'église de Locronan par la même duchesse, mère d'Anne de Bretagne. La croix processionnelle, en argent, est renflée d'un nœud quadrangulaire, orné des bustes en cuivre

des quatre Évangélistes ; l'une des faces de la croix porte le Christ en cuivre, crucifié ; l'autre porte la statuette en cuivre de Saint Jean, le fidèle et bien-aimé disciple. *Les deux reliquaires de Saint Ronan* contenant chacun une côte de l'ermite sont des boîtes d'argent, en forme de croissant, exposées à la vénération des fidèles pendant les Troménies, l'une pendant huit jours à « Chapel-ar-Zonj » qui couronne la Montagne, l'autre à l'autel de Saint-Ronan au Pénity. Le troisième reliquaire est *celui de Saint Eutrope* : cette châsse rectangulaire, dont le couvercle à trois cases de verre se rabat obliquement, est formée d'un assemblage de deux métaux : l'argent, froid, et le cuivre, métal chaud, dont le contraste est heureusement surprenant. Des filets de cuivre plus ou moins larges bordent une bande en argent finement ciselée des motifs de la Renaissance, vrai chef-d'œuvre de l'orfèvrerie si délicate de cette époque. Un Saint Eutrope en réduction et en cuivre est blotti dans une petite niche très ouvragée, creusée dans le milieu inférieur de ce coffre si artistique, historiquement classé par les soins des Beaux-Arts. *La cloche de Saint-Ronan*, « An Hirglas », c'est-à-dire la « Longue verte », rapportée d'Irlande à la fin du v<sup>e</sup> siècle, a survécu aux pérégrinations du Saint. Elle est formée de deux feuilles de laiton rivées, verdegriées et plus ou moins effilochées sur les bords. Cloche miraculeuse, peu riche de son, mais bien plus de sens, elle prend la tête de la Troménie lorsque sort le cortège processionnel, entraînant toujours les foules à sa suite, comme, dans les randonnées journalières de l'ermite, elle rassemblait au long du parcours et ramenait les premiers fidèles, païens convertis, à son oratoire qui s'élevait exactement à l'emplacement du Pénity actuel.

En énumérant toutes ses beautés, toutes ses significations, nous pouvons donc dire que cette église est bien digne de cette cité historique, célèbre par ses vieux monuments, point de mire de toutes les admirations bretonnes, françaises et même étrangères. Elle est bien digne aussi, par le culte de survivance passionnée qu'elle voue à son grand Patron, de la cité légendaire qui a su mêler avec art la tradition, la légende, la foi et la sainteté en un bouquet vivace et parfumé de toutes les essences salubres du terroir : pins, genêts et ajones de ses garennes, secoués par la brise marine, et secoués aussi sur la montagne sacrée par la brise spirituelle, lorsqu'y passe périodiquement le souffle irrésistiblement animateur d'un des grands Évangélistes armoricains.

L'église de Locronan, si grave et si belle, intérieurement et extérieurement, point d'orgue de la méditation et de la musique millénaire des Monts qui l'encerclent, mais qu'elle domine par sa tour, élève très haut la pensée d'un des maîtres de l'Esprit, de cet Esprit qui soulève l'homme hors de l'ornière terrestre et le jette pantelant aux pieds de Dieu.

### L'Enseignement qu'elle comporte

Et que nous enseigne-t-elle cette église immuable ? Elle nous apprend la résistance de toutes les manières : résistance au temps qui détruit tout, mais n'atteint pas cependant le symbole des choses ; résistance aux hommes qui auraient voulu ou voudraient anéantir les monuments témoins inébranlables de la Foi ; résistance passive mais efficace aux convulsions des siècles qui ont endommagé tant de belles églises.

L'église de Locronan semble n'avoir pas trop souffert de la tourmente de 1789 qui a violé et appauvri tant de sanctuaires réputés : son trésor (calice, patène, trois reliquaires, croix processionnelle et cloche de Saint Ronan) est intact et continue à faire l'émerveillement des touristes, toujours aussi friands de connaître les spécialités sacrées que les curiosités naturelles de Locronan. Ses statues intérieures sont indemnes ; seules, sous le porche, les douze niches nostalgiques sont vidées de leurs apôtres qui accueillaient autrefois, d'un sourire paternel, les fidèles paroissiens au seuil de l'église abbatiale.

Forçant l'ascension des regards, l'église est un doigt de pierre levé vers le Ciel et nous rappelle qu'au delà de la terre il y a une patrie éternelle où nous devons rendre compte à Dieu tant des biens temporels que spirituels dont nous aurons eu la gérance ici-bas. Elle représente la Vérité, représente la Lumière, est en quelque sorte le flambeau de la civilisation, ce flambeau que les générations doivent se transmettre sous peine de faire péricliter la civilisation chrétienne tout entière.

Elle nous enseigne encore une grande œuvre de solidarité, cette solidarité mystérieuse qui unit tous les membres de la grande famille humaine. Nous sommes ce que nous sommes, grâce à ceux qui nous ont devancés, grâce à ces grands bâtisseurs de cathédrales qui cristallisèrent la pensée chrétienne dans ce qu'elle a de plus éclatant et de plus durable. Nous sommes les héritiers de leur foi, de leur ténacité, de leur art ; et nous devons comme eux sublimer soit dans la pierre, soit dans le travail, soit dans l'étude, soit dans la prière, ce qu'il y a de meilleur en nous-mêmes. Ainsi quel est cet artiste, cet architecte ou cet artisan obscur ayant, de quelque manière, contribué à l'érection de cette église, qui me donne aujourd'hui, par la permission de Dieu, l'impulsion de rebâtir à mon

tour, par les mots, cet édifice qui existait déjà dans la conscience de tous nos pères ?

Tous nos devanciers nous ont appris la vie avec ses modalités et sa complexité matérielles et spirituelles, nous devons à notre tour transmettre intact et enrichi ce trésor de savoirs et nous ne saurions mieux l'insérer qu'au sein d'une église. Si toutes les églises venaient à disparaître, l'humanité sombrerait dans les ténèbres d'une barbarie rudimentaire.

Ainsi l'église de Locronan, qui est là, vigie tutélaire, nous enseigne aussi notre comportement invariable : comme une église, au-dessus de notre être terrestre, nous devons bâtir chaque jour, dans la souffrance et la lutte intérieure, par nos sacrifices quotidiens, l'édifice invisible et cependant lumineux de notre sanctification. Comme l'église a résisté aux temps, aux sacrilèges et aux profanations, nous devons résister à nos passions, aux tourments intérieures et devenir, comme elle, un corps sanctifié, inébranlable dans la Foi.

C. B.



## La Légende de Saint Ronan

tirée de « Barzaz Breiz »

Le bienheureux seigneur Ronan reçut le jour dans l'île d'Irlande, au pays des Saxons, au delà de la mer bleue, de chefs de famille puissants

Un jour qu'il était en prière, il vit une clarté et un bel ange vêtu de blanc, qui lui parla ainsi :

— Ronan, Ronan, quitte ce lieu ; Dieu t'ordonne, pour sauver ton âme, d'aller habiter dans la terre de Cornouaille.

Ronan obéit à l'ange, et vint demeurer en Bretagne, non loin du rivage, d'abord dans la vallée de Léon, puis dans la Forêt Sacrée du pays de Cornouaille.

Il y avait deux ou trois ans ou davantage qu'il faisait en ces lieux pénitence, lorsque, étant un soir sur le seuil de sa porte, à deux genoux devant la mer, un loup bondit dans la forêt, avec un mouton en travers de la gueule, et à sa poursuite, un homme haletant et pleurant de douleur.

Ronan eut pitié de cet homme et pria Dieu pour lui :

— Seigneur Dieu, je vous prie, faites que le mouton ne soit pas étranglé !

Sa prière n'était pas finie, que le mouton avait été déposé, sans aucun mal, sur le seuil de la porte, aux pieds de Ronan et du pauvre propriétaire.

Depuis ce jour, le cher homme venait souvent le voir : il venait avec grand plaisir l'entendre parler de Dieu.

Mais il avait une épouse, une méchante femme nommée Kéban, qui prit en haine Ronan, au sujet de son mari.

Un jour, elle vint le trouver et l'accabla d'injures :

— Vous avez ensorcelé les gens de ma maison, mon mari aussi bien que mes enfants :

Ils ne font tous que vous rendre visite, et mon ménage en souffre. Si vous ne faites pas plus attention à mes paroles, vous aurez beau japer, je vous châtierai !

Alors elle forma le projet d'opprimer le saint homme de Dieu et alla trouver le roi Gradlon, de l'autre côté de la montagne :

— Seigneur roi, je viens vous demander justice : ma petite fille a été étranglée ; c'est Ronan qui en a fait le coup, dans la Forêt Sacrée ; je l'ai vu se changer en loup.

Sur cette accusation, Ronan fut conduit à la ville de Quimper, et jeté dans un cachot profond, par ordre du seigneur roi Gradlon.

On le tira de là, on l'attacha à un arbre, et on lâcha sur lui deux chiens sauvages et affamés.

Sans s'émouvoir et sans avoir peur, il fit un signe de croix sur son cœur, et les chiens reculèrent tout d'un coup, en hurlant lamentablement, comme s'ils eussent mis le pied dans le feu.

Quand Gradlon vit cela, il dit à l'homme de Dieu :

— Que voulez-vous que je vous donne, puisque Dieu est avec vous ?

— Je ne vous demande rien que la grâce de la femme Kéban ; son petit enfant n'était pas mort, elle l'avait enfermé tout vivant dans un coffre.

On apporta le coffre et on y trouva l'enfant : il était couché sur le côté, et était mort ; saint Ronan le ressuscita.

Le Seigneur Gradlon et ses gens stupéfaits de ce miracle, se jetèrent aux genoux de saint Ronan pour lui demander pardon.

Et il revint à la forêt et y resta jusqu'à sa mort, faisant pénitence, une pierre dure pour oreiller ; pour vêtement, la peau d'une génisse tachetée, une branche tordue pour ceinture ; pour boisson, l'eau de la mare ; pour nourriture, du pain cuit sous la cendre.

Lorsque sa dernière heure fut venue, et qu'il eut quitté ce monde, deux buffles blancs sauvages furent attelés à une charrette, et trois évêques menèrent le deuil.

Arrivés sur le bord d'un lavoir, ils trouvèrent Kéban, décoiffée, qui faisait la buée, le vendredi, sans égard pour le sang de Jésus, notre Sauveur.

Et elle de lever son battoir, et d'en frapper un des buffles à la corne, si bien que le buffle bondit épouvanté, et eut la corne arrachée du coup.

Retourne, charogne, retourne à ton trou ! Va pourrir avec les chiens morts ! On ne te verra plus, à cette heure, te moquer de nous.

Elle avait encore la bouche ouverte, que la terre l'engloutit parmi les flammes et la fumée, au lieu qu'on nomme *la tombe de Kéban*.

Le convoi poursuivait sa marche, lorsque les deux buffles s'arrêtèrent tout court, sans vouloir avancer ni reculer.

C'est là qu'on enterra le saint.

NIHIL OBSTAT :  
Quimper, 20 Juin 1948.  
J.-R. GUÉGUEN,  
C. D.



BRETAGNE